

Annales publiées par la Faculté des Lettres
de Toulouse

Année VI

1957

Fascicule 5

Via Domitia

IV

Novembre 1957

TOULOUSE

IMPRIMÉ par le CENTRE RÉGIONAL
de DOCUMENTATION PÉDAGOGIQUE

Annales publiées par la Faculté des Lettres
de Toulouse

Année VI

1957

Fascicule 5

Via Domitia

IV

Novembre 1957

TOULOUSE

IMPRIMÉ par le CENTRE RÉGIONAL
de DOCUMENTATION PÉDAGOGIQUE

Le comité de rédaction des "Annales"
est sous la présidence de M. le Doyen de la Faculté des
Lettres

Les "Annales" publieront cette année : 5 fascicules

Fasc. 1	LITTERATURES ETRANGERES	Littératures V
Fasc. 2	LITTERATURE FRANCAISE	
Fasc. 3	ANTIQUITE	Pallas V
Fasc. 4	LINGUISTIQUE	Via Domitia IV
Fasc. 5	PHILOSOPHIE	Homo IV

Prix de l'abonnement : 1 000 FF.

Prix de Via Domitia : 300 FF.

La correspondance est à envoyer à :

M. R. Lucot
4, rue A. Lantman
TOULOUSE

S O M M A I R E

R. Lafon	Remarques sur l'emploi du masculin et du féminin en Basque	p. 1
Lnis Michelena	Basque et Roman	11
Cl. Costes	L'occitan dans les rues de Toulouse en 1956	27
X. Ravier	A propos de quelques microtoponymes de la région tarbaise et de leur signification	83

REMARQUES SUR L'EMPLOI
du MASCULIN et du FEMININ
EN BASQUE

par

RENE LAFON

*Professeur à la Faculté des Lettres
de Bordeaux*

REMARQUES SUR L'EMPLOI DU MASCULIN ET DU FEMININ

EN BASQUE

Nous voulons présenter ici quelques remarques destinées à compléter ce que nous avons dit du genre grammatical en basque dans *Le Système du Verbe basque au XVIIe siècle* (1944, t.I, p. 410-413) et dans notre article *Sur la catégorie de genre grammatical en basque* (*Bulletin hispanique*, t. XLIX, 1947, p. 373-394). Dans quels cas emploie-t-on des formes masculines (formes verbales à suffixe *-k* et particule *to* "tiens ! prends !") et dans quels cas des formes féminines (formes verbales à suffixe *-n* et particule *no*) ?

On emploie évidemment des formes masculines lorsqu'on parle avec un homme ou un garçon que l'on tutoie, et des formes féminines lorsqu'on parle avec une femme ou une fille que l'on tutoie. Ce n'est pas le lieu d'exposer dans quels cas on tutoie en basque ; l'usage est très variable d'une région à l'autre. La question que nous nous sommes posée est la suivante. Distingue-t-on le féminin du masculin, et, dans l'affirmative, quel genre emploie-t-on quand on s'adresse à un animal, à une plante, à un objet, à un phénomène naturel ? Sans doute on n'adresse pas communément la parole à des animaux autres que des animaux domestiques et familiers, ni, à plus forte raison, à des objets inanimés. Mais le langage des légendes et des contes, celui des poètes, celui des enfants, et aussi celui qu'une personne ordinaire emploie parfois sous le coup d'une émotion ou d'une passion, sont l'expression d'une pensée qui ne distingue pas net-

tement ce qui animé et ce qui ne l'est pas, ce qui possède un sexe et ce qui en est dépourvu. Quelles choses sont ou peuvent être à l'occasion traitées comme masculines ? lesquelles comme féminines ?

Une étude complète de la répartition des genres en basque exigerait un très long dépouillement de textes et des enquêtes folkloriques étendues et délicates. On trouvera ici le résultat de quelques sondages, et des conclusions partielles et sujettes à révision.

Dechepare n'a employé aucune forme féminine. Dans ses poésies (1545), on ne s'adresse qu'à des personnes, divines ou humaines, et à la langue basque. Dieu n'est tutoyé qu'une fois, et au masculin. Ni la Vierge ni aucune femme n'est tutoyée. Quand Dechepare s'adresse au lecteur, il emploie des formes masculines, comme il est naturel lorsqu'on tutoie et que l'on fait abstraction de la personnalité, et, par suite, du sexe de celui à qui l'on s'adresse. Le poète, parlant à la langue basque (*heuscara*), la tutoie au masculin : *O heuscara, lauda ezac Garacico herria* "O langue basque, loue le pays de Cize".

Dans la traduction du Nouveau Testament et des textes de Calvin par Liçarrague (1571), tous les personnages, divins et humains, sont tutoyés, au masculin ou au féminin selon leur sexe ; Dieu est tutoyé au masculin. Mais dans plusieurs passages, quelqu'un s'adresse à autre chose qu'à des personnes. Examinons-les.

Bethlehem est traité comme masculin dans la phrase de Mth, 2, 6, qui commence par *hi Bethlehem Iudaco lurrd* "toi, Bethléhem, terre de Juda". Il en est de même dans le passage de l'Avertissement (* * 3r 2-6) où est citée cette invocation à Bethléhem qui se trouve dans Michée, 5, 2. Ce nom de ville est masculin dans ce dernier passage de la Vulgate.

Le nom de ville *Capernaï* est masculin (Mth, 11, 23) ; il est traité comme un nom de personne, ainsi que le montre l'emploi de la forme *hi baithan*. *Capharnaum* est du féminin dans la Vulgate (Mth, 4, 13, *in Capharnaum maritima*).

Ierusalem est du masculin (Mth, 23, 37) dans Liçarrague, du féminin dans la Vulgate.

L'homme riche parle à son âme au masculin : *Eta erranen draucat neure arimari, Arima, badituc on handiac anhitz vrthetacotzat bilduac* (Lc, 12, 19) "Et je dirai à mon âme : Ame, tu as de grands biens, amassés pour beaucoup d'années". *Anima* et *âme* sont féminins ; *arima* est traité comme masculin.

Ierusalem est du masculin dans Lc, 13, 34, dans une phrase presque identique à celle de Mth, 11, 23.

Hiri "ville" est du masculin (Lc, 19, 41-44) : le Christ, s'adressant à une ville qu'il ne désigne pas par son nom propre (il s'agit de Jérusalem), la tutoie au masculin.

Dans l'*Épître aux Romains* (11, 17), un homme est comparé à un olivier sauvage ; au verset suivant, considéré comme olivier, il est tutoyé au masculin ; Liçarrague utilise, pour désigner l'olivier, le même mot que pour l'olive, *oliua*.

Dans la 1^{re} *Épître aux Corinthiens* (12, 21), on lit : *Eta ecin beguiac derraqueo escuari, Hire beharric eztiat : edo ber-riz buruãc oiney, çuen beharric eztut*. "Et l'oeil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de toi, ou encore la tête aux pieds : Je n'ai pas besoin de vous. *Eztiat* est une forme allocutive masculine : *escu* "main" est donc du masculin, au contraire de *manus* et de *main*. On ne peut rien dire du genre de *oin* "pied" : comme on s'adresse aux deux pieds, la forme verbale est indifférente au genre.

Dans l'*Apocalypse* (18, 14), Babylone, nom féminin en latin et en français, est tutoyée au féminin : c'est qu'elle est assimilée à une femme ("la grande prostituée"), à une reine (*iar-ria nago reguina*, 18, 7). Mais vers la fin du même chapitre (22-23), Babylone, considérée comme ville (*ciuitate handia* "la grande ville", 21), est tutoyée au masculin : *in te* est traduit ici par *hitan*, non par *hi baithan*.

Dans d'autres passages, le Christ donne des ordres à la mer (Mc, 4, 39), à une montagne (Mth, 17, 20), à un mûrier (Lc, 17, 6) ; mais la forme verbale est une deuxième personne subjective de la 1^{re} classe et ne comporte par suite aucune distinction de genres. On ne peut rien tirer non plus des passages où ce qui est interpellé figure au pluriel.

On voit que Liçarrague traite comme masculin tout nom qui ne désigne pas une *personne* de sexe féminin. Il emploie des formes masculines non seulement lorsqu'on veut indiquer le sexe masculin de la personne à qui l'on s'adresse, mais encore lorsqu'on fait abstraction de son sexe (p. ex. dans les commandements de Dieu et dans les maximes morales), et lorsqu'on s'adresse à autre chose qu'une personne.

Le même usage est suivi dans tous les textes anciens et dans la plupart des textes modernes cités plus bas.

Le recueil de proverbes biscayens de 1596 ne contient aucune forme féminine. *Ardura* "souci", qui n'est autre que le mot vieux-castillan *ardura* "desazón, angustia, apuro" (Michelena, *BRSVAP*, t. IX, 1953, p. 569), est traité comme masculin (pr. 402), bien qu'il soit féminin dans la langue d'origine (cf. plus haut *arima*) : *Ardura enoc yregura* "Cuydado no soy ganoso de ti",

"Souci, je n'ai pas envie de toi". Dans le prov. 289, Mai (le mois) est traité comme masculin. Ces deux proverbes sont les seuls où l'on s'adresse à autre chose qu'une personne.

On trouve des formes masculines et féminines dans les proverbes qu'Oihenart a recueillis et dans les poésies qu'il a composées (1657). Dans trois passages seulement on s'adresse à autre chose que des personnes : au mois de janvier (prov. 303), à la Croix (Poésies, XXII, str. 6), à la figue (Poésies, Appendice, IV, str. 11). Les mots qui les désignent (*Boila, curuzea, picoa*) sont traités comme masculins.

Dans des fables de l'écrivain biscayen J. A. Moguel (1745-1804), sont traités comme masculins : *espillu* "miroir" (de esp. *espejo*, masc.), *oillo* "poule" (de esp. *pollo* "poulet", masc.), *otso* "loup", *ardi* "brebis", *katamotz* "tigre", *txakur* "chien", *txibi* "seiche" (de esp. *jibia*, fém.). Dans des fables de l'écrivain biscayen Zabala (1770-1840), *azeri* "renard" et *basautz* "chevreuil" (litt. "chèvre sauvage") sont traités comme masculins. Ces fables figurent dans l'anthologie du P. Onaindia (n^{os} 210, 212, 213, 214 ; 222, 225).

Le poète souletin Etchahoun (1786-1862) tutoie la montagne (*bortia*, de lat. *portum*) au masculin (éd. Lhande-Larrasquet, p. 63). Dans une histoire que rapporte incidemment Azkue (*Morf.*, § 861, p. 617), le mont Otoyoy (Biscaye) est interpellé au masculin.

Dans des chansons citées par Francisque Michel (*Le Pays basque*, 1857), sont tutoyés au masculin : l'Angleterre, "nation orgueilleuse, ennemi intraitable" (p. 252), une palombe (*urzo*, p. 293, dans une chanson "composée pour garder le souvenir d'une petite mésaventure d'un certain seigneur de Sarri, bâtard de Tresville, qui, sous prétexte de chasser la palombe, s'était installé avec ses filets sur un coteau, où il guettait le passage d'une *etche-co-ahaba*, c'est-à-dire d'une fille de bonne famille ; le traitement masculin de *urzo* est d'autant plus frappant), un soupir (*hasperen*, p. 334), un bateau (*untzi*, p. 341), le Pays basque (*Eskual-herria*, p. 357), le vin et l'eau (*arinoa*, p. 357), un chat (*gathu*, p. 388), la famine (*gosete*, p. 414 ; elle est personnifiée dans le folklore basque par un homme, *Petiri Sanz* "Pierre Sanz").

Dans les *Chants populaires du Pays basque français*, de Sal-labery (1870), sont tutoyés au masculin, outre la palombe et le soupir (p. 79 et 103, chansons qui figurent dans le livre de Francisque Michel), un oiseau (*chori*, p. 32), une chauve-souris (*gai añhera*, litt. "hirondelle de nuit", p. 56), une fleur (*lili*, p. 128).

Dans une devinette souletine du recueil folklorique de

Cerquand (2e fasc., p. 76 du tirage à part), le sergent (*sugia*) et le glând (*zia*) se parlent au masculin. Dans le 4e groupe de contes qu'il a publié, p. 288, le milan (*mirua*, mot d'origine romane) est traité aussi comme masculin. Dans un conte de Bustince (dialecte bas-navarrais oriental, sous-dialecte cizain), le renard et le loup, s'adressant à des chèvres, emploient l'un et l'autre des formes masculines. Il arrive en effet que, lorsqu'on s'adresse à plusieurs personnes que l'on tutoie individuellement au masculin, on emploie des formes masculines de tutoiement. En voici un exemple, tiré d'une chanson d'Elissamburu :

*Hu-pa muthillak lorian
Nola choriak airean.
Heldu nauk zuen erdian.*

"Houp ! les garçons sont heureux comme les oiseaux dans l'air. Me voici au milieu de vous".

Dans la chanson *Arbasoak*, le même poète, s'adressant à plusieurs montagnes, emploie des formes masculines :

*Larrun, Mundarrain, Altabizkar,
Zuen hegi muthurrak,
Mihise batek hila gisa,
Gorde ditik elhurak ;
Larru baletza orai ere
Azaletik haitzurak,
Ikhus gintzazkek agerian
Aita beren hezurak.*

"Larrun, Mundarrain, Altabizkar, vos pics sont recouverts par la neige comme un mort par le suaire. Si la pioche, même maintenant, les dépouillait de leur écorce, nous verrions à découvert les os des mêmes ancêtres".

Dans une fable de Zabala, n° 226 de l'anthologie de P. Onaindia, un père parle à ses fils réunis en employant des formes masculines :

*Ene semeak,
Gutziz maiteak,
Nik laster il bear yoat ...
Baia ez neukek nik joan gura
Zuei au esan bagarik.*

"Mes fils bien-aimés, je dois mourir bientôt ... Mais je ne voudrais pas m'en aller sans vous dire ceci".

Dans un conte recueilli par Mme Mayi Ariztia, un personnage, s'adressant à des soldats, emploie une forme masculine : *borchaaz geroz, ez duk gauz onik nerekin* "par la force il n'y

a rien de bon à tirer de moi" (*Amattoren Uzta* "La moisson de Grand-mère", p. 46). Dans un autre conte, un homme, qui est en réalité le diable, emploie des formes masculines en s'adressant à sa fille et à son gendre (p. 25) : *Arnegatzen diat zuetzaz. Nik egin ditudan entseyuak, denak debaldetan tiat.* "Je renonce à vous. Les essais que j'ai faits ont été tous inutiles". Ces contes ont été recueillis respectivement en 1923 et 1925 ; le narrateur, Josepe Amorena, originaire de Sare et qui était un conteur d'histoires fameux, avait 80 ans en 1923.

Dans d'autres contes de ce recueil, le chameau (*kamelu*, p. 47) et le renard (*acheri*, p. 69) sont traités comme masculins. Le conte IX (p. 31-33) met en scène un grand buveur et chapardeur qui rencontre successivement sur sa route un bâton (*makil*), une longue aiguille (*orrhatz luze*), un limaçon (*bare*), un coq (*oilar*), enfin un étron (*kaka mokordo*). "Comme, alors, sans doute, les choses et les animaux parlaient comme les hommes, et peut-être mieux", chacun lui demande où il va, et il demande à chacun : "Veux-tu venir avec moi (ou avec nous) ?" La forme verbale qu'il emploie, *nahi duk etorri* ? est masculine.

Dans une incantation citée par Azkue dans son Dictionnaire (art. *inguma*), le "cauchemar" (*inguma*) est tutoyé au masculin.

Nous allons voir maintenant que dans certains textes, contrairement à l'usage défini plus haut, des mots désignant autre chose que des personnes sont traités comme féminins.

Mettons à part la pièce de vers d'Elissamburu où le papillon (*apecha*) et la fleur (*lorea*) sont présentés comme amoureux l'un de l'autre ; le papillon est du masculin, la fleur du féminin, comme en français.

Azkue, dans l'article *-n* de son Dictionnaire (II, 61 et 64), signale que Lardizabal a écrit (*Testamentu zarreco eta berrico condaira*, 9, 28) dans une phrase s'adressant au serpent : *lurra jango den* "tu mangeras de la terre". "Sans doute", dit Azkue, Lardizabal se souvenait-il, en écrivant ceci, du féminin castillan "serpiente" plutôt que de l'épicène basque *suge* (comme le sont tous nos noms) ; car autrement, il n'y aurait pas de raison d'employer le suffixe d'agent *-n* de préférence au masculin *-k*". Uriarte et Duvoisin, par contre, en traduisant cette même phrase de la *Genèse* (3, 14), ont employé des formes masculines : *jango dek, janen duk*.

Des noms d'animaux et de plantes sont traités comme féminins dans des contes roncalais recueillis et publiés par Azkue (*Particularidades del dialecto Roncalés*, 1932). Le 6e conte (p. 105-106), recueilli à Vidangoz, est un dialogue entre

l'ivraie et l'orge. L'ivraie reproche à l'orge de ne pousser qu'à force de soins et d'être si commune que la table ne la connaît pas ; toute sa renommée est à l'écurie. L'orge répond que l'ivraie naît sans avoir été semée, qu'elle vit de ce qu'elle vole, et que, comme elle est folle, elle se querelle avec tout le monde. L'ivraie (*olabeor*) est tutoyée au féminin, l'orge (*garagar*) au masculin. *Olabeor* signifie littéralement "avoine-jument" ; d'après Azkue, *olha*, en cizain, en mixain et en souletin, désigne la "folle avoine", et *olho* l'"avoine". En roncalais d'Uztarroz, l'ivraie s'appelle *buztan luxe*, litt. "assez longue queue". En espagnol, les noms de l'ivraie et de l'orge, *cizana* et *cebada*, sont féminins. Dans le conte n° 8, recueilli à Vidangoz (p. 107), la cigale (*txitxitera*) et la fourmi (*inurri*) se parlent au féminin. *Cigarra* et *hormiga* sont féminins. C'est sans doute sous l'influence de l'espagnol que les mots basques correspondants sont traités ici comme féminins.

Nous ne possédons pas de textes folkloriques basques anciens. Il faudrait dépouiller les textes modernes, contes, chansons, invocations, formules rituelles, devinettes, pour déterminer dans quelle mesure des noms désignant des animaux, des astres, des phénomènes naturels, des parties du corps, des objets sont traités comme féminins. Encore faut-il qu'ils soient tutoyés et que l'on emploie des formes verbales admettant la distinction du masculin et du féminin. Des faits cités dans ce qui précède il y a lieu de conclure provisoirement que, selon l'usage proprement basque, les formes féminines ne sont employées que lorsqu'on parle à des êtres humains de sexe féminin. M. Luis Michelena, parlant incidemment du genre en basque (*Pirineos*, X, 1954, p. 428), dit avec raison : "Le morphème féminin *-n*, *-na-*, s'emploie uniquement quand l'interlocuteur est caractérisé expressément comme féminin ; *-k*, *-k(a)-*, par contre, n'indique pas précisément qu'il est masculin, mais qu'on ne trouve pas d'intérêt à signaler son sexe, c'est-à-dire qu'il est neutre quant au genre". Il renvoie à notre *Système du verbe basque*, p. 413, et il ajoute ce fait frappant. "Au moins dans les environs de Rentería, une femme emploie même le tutoiement masculin pour se parler à elle-même : *Ori Olako duk !* ce doit être un tel !" Cet usage existe aussi ailleurs. Dans une fable de Moguel (Onaindia, n° 211), une femme qui se parle à elle-même (*diño bere artean*) emploie des formes masculines, p. ex. *arrautz egunekoa beti yeustak egiten* "elle me fait toujours son oeuf quotidien".

Dans ces conditions, on peut se demander si l'indice *n* a servi dès le début à opposer le féminin à un masculin caractérisé par *k* (issu probablement de *g) ou par *t* (dans la par-

ticule *to*). Il est possible que *t-* n'ait pas eu dès le début la valeur d'un indice de tutoiement masculin : cet élément ou la particule *to* entre dans la composition de *tori*, qui, au contraire de *to* et de *no*, a une valeur respectueuse et s'emploie quel que soit le sexe de la personne à qui l'on s'adresse (I. M. Echaide, *Desarrollo de las conjugaciones euskaras*, 1944, p. 505). Les formes qui servent en basque à distinguer le masculin et le féminin posent plusieurs problèmes que nous ne pouvons examiner ici. On rencontre dans divers parlers biscayens une forme *-na* du suffixe féminin (*dona* "tu (f.) l'as", en regard de masc. *dok*, au lieu de *don*, *dok* du biscayen commun, *dun*, *duk* des autres dialectes). Comment s'explique-t-elle ? Est-elle plus ancienne ou plus récente que *-n* ? Pourquoi, dans certains dialectes, *-n* est-il mouillé lorsqu'il n'est pas final de mot, comme dans guip. *diñagu*, soul. *diñágü* "nous l'avons" (forme allocutive fém.) en regard de *din* "il l'a", et dans soul. *dūñán*, forme relative de *dūn* "tu l'as" ? Pourquoi l'accent est-il, en souletin, sur la dernière syllabe dans les formes relatives *dūyán* (d'où *dián*), *dūñán* (de *dūh*, *dūn*), en regard de *dūdan* et de *hizan*, formes relatives de *dūt* "je l'ai", *hiz* "tu es" ? On peut se demander si l'indice *n* (ou *ñ* ?) du féminin n'avait pas primitivement une valeur affective, diminutive. Mais nous n'avons pas à rechercher l'origine des formes féminines dans cet article, qui est une contribution à l'étude de l'emploi de ces formes.